

BIBLIOTHEQUE
P. PCR 2

Les Petites Périgordines

Poésie - Musique - Littérature - Archéologie.

Administration, correspondance et articles: LES LETTRES PERIGORDINES, 24, rue du Bac, Périgueux (Dordogne).

Abonnements et envois de fonds: Charles SOUDEIX 24, rue du Bac, Périgueux (Dordogne).

JOURNAL LITTERAIRE
PARAÎSSANT
TOUS LES DEUX MOIS
(sauf en août et septembre)

Comité de Rédaction sous la direction de Charles SOUDEIX, avec Daniel Gillet, Adrien Colin, Jean Moreux, Paul Courget, Jehan de Chanterive, Pierre Dantou, Antoine Payandé, Jean Delfaut, Georges Puymangou et l'éminent concours de Marcel Fournier.

Quelques notes sur la création du drame :

L'ORPHELIN

par Charles SOUDEIX

Cette pièce, la première que nous ayons écrite — et en un temps de trois mois : octobre, novembre, décembre 1955, couronne l'anniversaire de nos vingt ans.

Et c'est un drame en quatre actes et en prose:

D'aucuns pourront nous taxer de prétention. C'est qu'il nous auront méconnu ou mal compris. Notre intention est pure et ne relève aucunement de ce besoin de goriote que certains ambitionnent. D'ailleurs, quand on aura pris connaissance de cette pièce, soit par la lecture, soit par la scène, on comprendra aisément nos projets.

En même temps que l'on nous pardonnera nos maladresses possibles, notre manque d'expérience quant à la perfectibilité suprême de cette œuvre.

Notre dessein, en écrivant cette pièce, a été d'attirer justement l'attention du public sur ce qu'il semble ignorer et qui existe pourtant et malheureusement : la souffrance morale et matérielle de certains êtres de l'espèce humaine, privés de l'affection maternelle et des ressources les plus indispensables. Sujet vieux et rebâtu maintes fois, certes, mais jamais épousé !

Ce sont, et le vieux Périgueux et le faubourg des Barris qui localisent l'action de cette pièce dont la trame, absolument vérifique, est naturellement romancée pour les besoins du drame.

Le public souffrira avec le personnage digne de pitié qu'est « l'orphelin ». Il pénétrera dans sa vie intime faite de souffrances et de désillusions, éprouvant les sentiments de cette âme tourmentée par le malheur qui la tient et par l'amour et la chance qui la fuient.

Il conviendra du naturel de cette pièce qui a été écrite beaucoup plus avec le cœur qu'avec l'esprit, l'imagination.

Il verra encore que la vie est bâtie sur l'espérance. L'espérance qui enfante les rêves bleus, porte-fanion salutaire de la Providence. Mais il y a la Fatalité. Voilà le drame. Toucher au bonheur, être heureux, confiant et, soudain, s'abîmer dans le vide immense du désespoir, de la déception.

Une de nos très louables connaissances nous avait suggéré de composer cette pièce avec tel sujet, susceptible d'intéresser encore le public parce que toujours facile à émouvoir. Ainsi avons-nous essayé de dépeindre l'angoisse d'un « raté » face à la société « ingrate » et « méprisante ».

Il faut connaître l'époque dans laquelle se situe cette action : 1912. Il faut étudier les personnages, leur nature, leur condition vitale. Après cela, on ne s'étonnera plus de l'appréciation de leurs sentiments. S'ils se révèlent parfois durs, inexorable, c'est qu'ils sont humains. Au surplus, nous

le répétons, c'est un drame vécu. Il faut bien voir les choses telles qu'elles sont et non comme elles devraient être. Pas de vernis, nul artifice.

En outre, sur l'insistance de quelques-uns de nos confrères des plus dévoués, nous avons retouché — à contre-cœur, il nous faut bien l'avouer — ce qui aurait été apte à choquer ou déplaire à certaine classe de la Société. Nous avons — ici avec plaisir et toujours sur les bienveillants conseils de ces mêmes bons amis — coupé quelques passages trop longs à la déclamation et remanié quelques autres passages mal équilibrés.

Nous avons, avant tout, recherché la réalité : donc, la sincérité.

Comme cela, le public suivra, avec plus de satisfaction et de curiosité, le jeu des acteurs, leurs répliques, la tenue de leur rôle.

Disons, à ce propos, que les personnages sont au nombre de six.

Nous avons confié la destinée de cette œuvre à une société théâtrale périgourdine bien connue et appréciée, comme étant au rang des Serviteurs de l'Art, le groupe artistique « Florida ».

M. Charles Prompt, directeur de cette talentueuse société, auquel nous avions proposé notre pièce, nous avait bien prévenu des difficultés que nous encourrions. Nous n'avons jamais failli un seul instant devant ces entraves. Nous étions prévenus. Et, en homme averti, nous avons fait face, avec persévérance. Au rez-de-chaussée, la réalisation de ces projets étaient et sont encore à nos risques et périls.

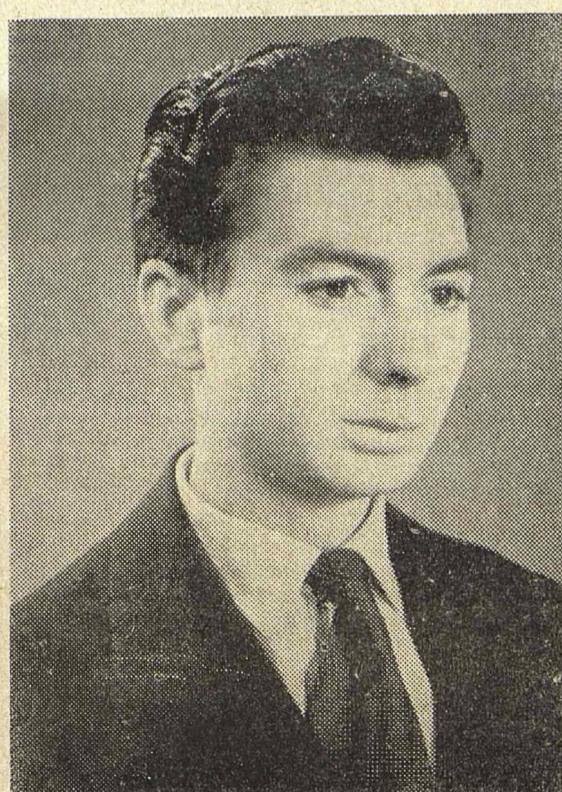
La distribution des rôles a été faite savamment par M. Prompt, également metteur en scène et acteur.

M. Roland Sorbes, ex-Rols de l'Alhambra de Bordeaux, comédien de grande classe, unanimement connu, incarnera le personnage principal sur qui repose toute la réussite et l'intérêt de la pièce : Philippe « Le bâtard ». Disons que pour les besoins de cette création, M. Roland Sorbes reviendra à son premier genre, l'art dramatique.

Mme Liliane Auger tiendra le rôle combien doux et charmant de Céline, exquise et délicate ingénue ; M. Pierre Charley, très bon atout, celui du joyeux ami Gaston ; M. Charles Prompt, campera un père adoptif et dououreux, Roger Lenglet ; M. Yves Cazals concrétisera le fourbe et orgueilleux nobliau De La Margelle, et Mme Sophie d'Arielle, la mère consolatrice et compréhensive, Mme Thérèse.

Les répétitions se poursuivent à un rythme accéléré, afin de donner la première représentation et les suivantes dans le début du mois d'avril. Pour préciser, le mercredi 11, en soirée, à 21 h.

(Voir la suite en page 2)



L'Auteur. Charles SOUDEIX

L'ORPHELIN

(Suite de la 1^{re} page)

Il y a une chose qui est à déplorer. C'est que dans les temps où nous sommes, Périgueux, ville de près de cinquante mille habitants, ne possède plus, ou pas encore, un théâtre qui permette aux gens de bonne volonté de représenter ou faire représenter leurs œuvres.

Faute de quoi nous nous verrons dans l'obligation de jouer « L'ORPHELIN » dans une salle de moindre importance, et où la place restreinte et l'accoustique mauvaise ne pourront être qu'au détriment de notre pièce.

Et le problème des décors pose un autre souci. Car « L'Orphelin » comporte trois tableaux! Il nous faudra parer au mieux avec des moyens de fortune. Peut-être, la Municipalité s'intéressant à notre œuvre, voudra bien nous confier, pour la durée des représentations, quelques panneaux et accessoires de l'ancien théâtre — récemment classé monument historique, lesquels nous seront d'un précieux secours ?

De toute façon, malgré le scepticisme arrogant et rageur de certaines personnes connues pour leurs brillantes actions qui consistent dans la détraction de tout ce que l'auteur de cet article peut entreprendre; malgré le semblant d'indifférence de certaines autres personnes auxquelles nous ne ferons pas l'honneur d'être citées dans ces colonnes, nous le répétons : Oui ! Nous terminerons notre œuvre, toute modeste soit-elle, avec la secrète notion d'avoir travaillé non par solle prétention — selon les dires de quelques uns, mais pour une bonne cause : la glorification des humbles !

D'ailleurs le public souverain auquel nous devons faire confiance quant à sa généreuse et perspicace approbation, ou à son irrémédiable critique, nous dira si, oui ou non, nous avons atteint le but que nous nous étions consciencieusement fixé.

Charles SOUDEIX
5-2-56

Quand et comment une certaine Charente voulut cesser d'être INFÉRIEURE

C'est une page d'histoire qu'il nous plaît bien volontiers de rappeler. Souvent, nous entendons des personnes s'exclamer, quand il est question du changement survenu.

Et pourquoi pas Seine-Maritime, Loire-Maritime. Il ne nous plaît pas le moins du monde de contester à ces départements d'invoquer des raisons de changement.

En Charente-Inférieure, il y avait des motifs impérieux de vouloir ce changement.

Certes, les motifs étaient d'un ordre incontestable. En effet, il est un divin breuvage, le Cognac qui compte des appellations « Fins Bois », « Bons Bois », « Borderies », qui sont dans les régions de Matha, de Saint-Jean-d'Angély.

Or, une bouteille de Cognac qui portait autrefois « Cognac Brugeron », Matha, Charente-Inférieure ou « Cognac Audoin frères, Saint-Jean d'Angély, Charente-Inférieure », à l'étranger, le Cognac apparaissait inférieur.

Telle devait être la raison invoquée et cela se tenait. Et cela est tellement vrai que le Conseil d'Etat fit siennes les raisons invoquées pour ce changement.

Mais les choses ne se firent pas aussi rapidement que certains l'eussent désiré. C'est ainsi, notamment, que M. Paul Métadier, qui fut maire de Royan, s'impatientait, trouvant que les choses n'alliaient pas assez vite à son gré.

Aussi, le pharmacien de Tours, de la Méaphirine, prit la décision énergique de changer lui-même les choses. Il fit confectionner des cartes portant : « Royan, Charente-Maritime ».

M. Landrobie, à l'époque préfet de la Charente-Inférieure ne le prit pas ainsi. Il menaça M. Paul Métadier d'annuler les actes du maire de Royan.

Bon gré, mal gré, le maire de Royan reprit l'ancienne appellation inférieure.

La campagne si fortement amorcée devait porter ses fruits. Quelques années après, le vœu de M. Paul Métadier fut exaucé: la Charente-Inférieure devint la Charente-Maritime.

Daniel GILLET.

Les "Lettres Périgordines" lancent un S.O.S. en faveur des pupilles de l'Orphelinat Armand-Parot

Il est né sous les ponts. Il est né dans la rue. Son malheureux berceau, ce fut le dur pavé. Tout seul il a grandi dans la foule inconnue, Ignorant, ignoré.

Ignoré! Combien sont-ils d'enfants dans cette malheureuse condition? Combien sont-ils qui n'ont jamais connu, ni le doux sourire d'une maman, ni la tendre affection d'un père?

Et pourtant, n'ont-ils pas droit, comme les autres, à leur part de bonheur? Devront-ils en arriver fatallement à renier leur vie sans Passé? Leur Passé sans famille?

*Ce pauvre petit délaissé,
... Raillé et affligé sans cesse,
Ne mérite-t-il pas un peu de compassion?
Doit-on abandonner son âme en détresse
Ou bien l'illuminer d'un bienfaisant rayon?*

C'est à votre bon cœur, public généreux, qu'il appartient d'y répondre.

« Lettres Périgordines », quoique artistique et Littéraire, n'en est pas moins pour cela, un journal social, sensible à tout ce qui touche à l'humanité.

Et c'est pour venir en aide à ces « laissés seuls » dans la vie, à ces pauvres déshérités, que nous avons consacré la vente de ce n° 5, au profit de l'Orphelinat Armand Parot.

Faites un bon geste envers ceux qui, abandonnés par leur famille, n'ont plus aucune joie, aucun espoir, et qui, grâce à vous, retrouveront un peu de ce bien être protecteur et indispensable à leur régime vital.

Chaque exemplaire de « Lettres Périgordines » vendu leur sera un peu de soutien de plus, apportant à la fois, réconfort et consolation.

Souvenez-vous de votre enfance heureuse au sein du nid familial et méditez ces vers, les plus beaux peut être, que nous ait donné l'incomparable génie de Victor Hugo :

*Oh! L'amour d'une mère! Amour que nul
[n'oublie!
Pain merveilleux qu'un dieu partage et multiplie!
Table toujours servie au paternel foyer!
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier!*

Puissante glorification de l'amour maternel qui ne résonne pas du même éclat dans le cœur de milliers de petits êtres!

S.O.S.!

Charles SOUDEIX.

Appel à la générosité publique en faveur des "Laissés-Seuls dans la vie" de l'Orphelinat Armand-Parot

*Pour cette malheureuse enfance,
Pour ces douloureux orphelins,
Ces « laissés-seuls » dans l'existence,
Pour atténuer leur souffrance
Donnez, donnez, Périgordin!*

*Pour ceux qui n'ont plus père et mère,
Dont vous entendez le sanglot...
D'un cœur charitable et sincère,
Donnez, pour que vive et prospère.
L'Orphelinat Armand Parot!*

*Pour ces déshérités du Monde
Privés de tendresse et d'amour
Gosses, dont la peine est profonde.
Donnez, pour mettre une joie blonde
Dans la tristesse de leur jour!*

*Donnez, donnez, de votre obole,
Ces enfants auront doux écho...
Ils béniront qui les console,
Donnez, pour grandir, dans son rôle,
L'Orphelinat Armand Parot!*

Adrien COLIN.

Le Courrier des lecteurs

M. R. A. de Chalup, Agonac.

Malgré vos conseils, nous ne songeons pas à tirer « L. P. » sur du papier « infecté ». La diminution du prix de revient serait insignifiante et le bon goût du lecteur à la torture. Pourquoi voyez-vous en « L. P. » un amalgame de « rubriques de chiens écrasés », à la portée seulement de « ceux qui ont de l'argent à perdre » ? Vous dites beaucoup de mal de notre journal et, dans le fond, vous en pensez beaucoup de bien puisque vous nous proposez votre collaboration comme « un moyen de puiser aux sources mêmes de la Philosophie, de l'Art et de la Poésie ». Envoyez toujours vos articles. Nous les publierons, peut-être, sur « notre papier gacé ».

M. Jean Monestier, mainteneur du Bournat, Bordeaux (votre lettre du 4.12.1955) :

Nous sommes d'accord avec vous : le paragraphe de l'article incriminé est « gros », très « gros ». Croyez bien que nous le regrettons vivement. Que ces modestes lignes soient une amende honorable à votre amour de la vérité.

CHRYSIS

Campagne pour la vulgarisation

de l'ESPÉRANTO

9 bis, rue du Commandant-de-Poli, Orléans

COMMENT VISITER GRATUITEMENT LA HOLLANDE EN APPRENANT L'ESPÉRANTO

Chaque année, le Centre National Esperanto-Office organise un concours national d'Esperanto dont les cent premiers lauréats sont récompensés par un séjour gratuit d'une semaine en Hollande. Les lauréats sont reçus dans des familles espérantistes.

Le concours a lieu par correspondance, au mois de mai. Les personnes qui, dès maintenant, se mettront à l'étude de l'Esperanto (accessible à tous) pourront concourir dès l'année 1956 avec de grandes chances de succès.

Pour tout renseignement concernant ce concours et pour recevoir une brochure d'initiation à l'Esperanto avec les deux premières leçons, ainsi que le règlement des cours par correspondance, écrire au Centre National Esperanto-Office, 9 bis, rue du Commandant-de-Poli, Orléans (Loiret), en joignant quatre timbres-poste pour les frais d'envoi.

NOX

*Si les grands bois pleins de pénombre
Se disent tout bas leurs secrets
Lorsque la nuit verse son ombre
Dans le ciel et sur les prés,
C'est que la branche où l'oiseau jase
Soudainement lasse se tait
Avec une sorte d'extase
Et d'imprégnante volupté,
Tandis que vole sur la brise
Un bruit assourdi de rumeurs.
L'âme du poète se grise
Du crépuscule avant-coureur.
Et son regard songeur s'éclaire
Des teintes que le soleil met
Pourpres et dorées sur la terre
A l'heure où la lune paraît.
Il contemple, heureux, chaque étoile
Qui, par moment, fleurit aux cieux,
Comme un sourire qui se dévoile
Du sein d'un monde merveilleux !
Il voit l'occident qui s'efface
Et ses innombrables clartés.
Pâles, s'éteindre dans l'espace
Douces éphémères beautés !*

Charles SOUDEIX.

« Rien ne peut remplacer la lecture. Les livres unissent les hommes parce qu'ils leur donnent des souvenirs communs, de communes pensées et de communs problèmes. Rien ne les remplace, rien ne les remplacera. » (André Maurois).

CHRONIQUE MUSICALE

par Pierre Dantou

"Les Amis de la Musique" ont fêté la Sainte-Cécile

L'orchestre symphonique « Les Amis de la Musique » en état de grâce, a fêté cette année la Sainte-Cécile avec un éclat tout particulier. Les profonds échos des voûtes de Saint-Front ont ajouté à l'exécution des divers morceaux une ampleur et une majesté extraordinaires. Le programme débutait par l'adagio extrait de « Roma » (Bizet). Cette symphonie descriptive a été jouée pour la première fois chez Pasdeloup en 1869. On y retrouve l'éclatante franchise du génie bien français de l'auteur et aussi ses qualités de coloriste. La musique en est très riche, précise et toute spontanée. L'orchestre l'a interprétée avec beaucoup de sobriété, sans jamais choir dans la facilité.

L'adagio de la « Symphonie Inachevée » (Schubert) est rempli de ce romantisme, de cette profonde effusion lyrique qui caractérisent le génie si personnel de l'auteur, qui « n'est venu au monde que pour composer ». En l'écoutant on ressent bien des choses, mais il est bien difficile d'expliquer pourquoi. L'inspiration est irrésistible et chacun éprouve le sentiment confus d'une aisance dans l'improvisation qui ne fait aucune concession ni à la banalité ni à la vulgarité. « C'est une source pure qui coule sans obstacle ». L'orchestre a su mettre en relief le savant dégradé des modulations, l'émotion personnelle et le contenu sentimental et romantique de ce passage. Tout cela ne constitue pas un mince mérite.

Cette messe en musique devait se terminer par une apothéose. Ce fut la « Marche de Tannhauser » (Wagner). C'est dans cet opéra que l'on a vu poindre l'idée de la rédemption qui revêtira des aspects différents dans la plupart des drames de Wagner. Renonçant aux formes traditionnelles de l'opéra, il rêvait « d'une forme idéale purement humaine, débarrassée des chaînes du hasard et du faux, en dehors des nationalités, accessible à toute intelligence ».

Vastes synthèses englobant tous les arts, les drames Wagnériens sont imprégnés d'une profonde philosophie. Ils deviendront l'œuvre d'art par excellence.

« Les Amis de la Musique » ont donné une magnifique interprétation. Ils ont réussi à marquer les croissantes individualités des timbres. Les cuivres se sont manifestés par d'éclatantes interventions, tandis que tous les autres pupitres, notamment les violons, se sont parfaitement tirés d'une tâche bien difficile.

Cet excellent concert, dirigé avec tact et autorité par M. Georges Sartori, a permis à tous ceux qui ont eu le bonheur de l'écouter, d'apprécier les constants progrès de l'Orchestre symphonique « Les Amis de la musique » dont la ville de Périgueux peut être fière.

LE CONCERT SYMPHONIQUE ANNUEL DES « AMIS DE LA MUSIQUE »

Bientôt, « Les Amis de la Musique » offriront aux Périgourdins leur concert annuel. On trouve au programme : l'ouverture de « La grotte de Tingal » (Mendelssohn).

Mendelssohn, que Debussy traitait de « notaire élégant et faule » n'a pas toujours été apprécié à sa juste valeur. On découvre certes, dans sa musique, plus de sentiment que de passion romantique, mais n'est-ce point cette discréction qui donne à ses œuvres cette suprême distinction dans la pensée et l'expression ? Poésie légère, charme et même souvent originalité se découvrent à chaque instant dans les œuvres de ce musicien qui a une bien séduisante personnalité. La vie *faule* qu'il a toujours menée n'a peut-être pas stimulé son génie, c'est peut-être pour cette raison qu'un musicologue a dit de son œuvre qu'elle exprimait « la mélancolie du bonheur ».

C'est avec beaucoup de plaisir que nous pourrons entendre également « Pelléas et Mélisande » de Fauré, dont l'œuvre est la « réalisation d'un rêve intérieur ». Cette musique de scène, toute remplie de lumineuse sérénité et de tendresse marque une étape dans la marche de Fauré vers

QUELQUES EXTRAITS DU DRAME

De l'acte deuxième, scène première.

PHILIPPE (*qui vient d'apprendre sa naissance putative, est assis sur une chaise, la tête entre ses mains, en proie à une tristesse profonde et douloureuse. Aux premières paroles qu'il prononce, d'une voix toute changée par l'émotion un peu comme en délire, il relève le front, le regard immobile fixé sur le plancher devant lui, prise de conscience.*)

— Un orphelin, qu'est-ce que cela ?

— C'est quelqu'un qui n'a pas de parents. — Pourquoi n'a-t-il pas de parents ? — Parce que ceux-là sont morts ou l'ont abandonné. — Que deviendra-t-il dans cet océan de la vie qu'on appelle Avenir, ballotté du vent, ballotté des vagues, sans soutien désormais et criant désespérément : A l'aide ! — Un déshérité de la vie, un raté, quelque chose comme une épave humaine ! — Est-ce sa faute ? — Non. Mais c'est sur lui que retombera le déshonneur. — Y a-t-il un moyen d'éviter cela ? — Oui. Un seul. — Lequel ? — La mort ! — Quoi ! Mourir si jeune ! Quel sort lamentable !

(*Se redressant brusquement, debout, comme sortant d'un mauvais songe*) Oh, non ! non, pas cela ! Être damné plutôt, oui, mais ne pas mourir ! D'abord, pourquoi mourrai-je ? Je ne suis pas seul bâtarde sur terre !... Ce serait bien trop triste, à vingt ans, l'âge où les autres jeunes hommes, plus ménagés que moi par le Destin, reçoivent la vie comme un rêve bleu. Vingt ans ! O Dieu ! Déjà tant d'amertume et déjà tant de pleurs ! Je sais bien, tout le monde a sa croix à porter. Cependant, la mienne est trop lourde. C'est une croix de pierre au lieu d'une croix de bois ! Pourquoi le destin, plus exactement la malchance m'a-t-elle frappé, à moi ? Est-ce que je ne souffre pas assez d'être pauvre ? Cela est-il juste ? Dieu qui fait si bien les choses se serait-il

un art toujours plus pur, plus décanté, plus dépouillé. On pourra y apprécier l'incroyable souplesse des modulations, la merveilleuse richesse mélodique, l'originalité de l'orchestration qui exprime avec éclat toute la maîtrise et tout le génie de Fauré.

« Les impressions d'Italie », de Charpentier, suite étincelante de cinq impressions, nous transporteront vers de nouveaux horizons. Variété et chaleur du coloris s'imposera à nous dès les premières mesures. On reconnaîtra le réalisme de l'inspiration dans cette lumière, cette vie, cette intensité qui ne cessent de s'exprimer avec éclat tout au long de cette œuvre magistrale et accessible à tous. Ce programme éclectique et de haute qualité sera complété par un morceau de Saint-Saëns pour violon et orchestre. Cela permettra aux auditeurs d'applaudir le soliste Gaby Par lange, assez connu pour qu'il ne soit pas utile d'insister sur sa valeur et son talent.

« La Marche de Tannhauser », dont nous avons parlé plus haut, terminera dignement ce concert, qui s'annonce plein de promesses.

LES JEUNESSES MUSICALES DE FRANCE

Les Jeunesse Musicales de France ont gaiement abordé la saison avec Louis Auriacombe et l'Orchestre de chambre de Toulouse (conférencier Michel Briguet). Ce merveilleux ensemble a obtenu le grand succès qu'il méritait. Le pianiste Daniel Wayenberg et le musicologue Meunier Thouret forment un bien sympathique tandem. « Un piano vous parle », tel était le sujet de cette conférence-concert. Sous les doigts merveilleux de Daniel Wayenberg, le piano a parlé avec tellement d'éloquence, de chaleur, de talent et de virtuosité qu'il a soulevé un indescriptible enthousiasme. On se souviendra longtemps à Périgueux, de ce merveilleux artiste.

« Sonate que me veux-tu ? », cri d'exaspération de Fontenelle, est devenu le sujet d'une séance des J.M.F. qui répondront à cette question par cinq sonates exécutées par la pianiste Liliane Garnier, le violoniste Jean-Paul Séville et commentées par André Jorrand.

Il convient de féliciter une fois encore ce jeune groupement, qui maintient à Périgueux la permanence de l'art musical. Malheureusement ses efforts ne sont pas toujours compris et son action n'est pas soutenue. Bornons-nous pour aujourd'hui à le regretter.

L'Orphelin

de Ch. Soudeix

trompé en me condamnant à une souffrance perpétuelle ?

(*Il se calme et marche machinalement dans la pièce*). Quand il y a des jeunes gens tout remplis de bonheur, avec un papa et une maman ! Ils chantent, rient, s'amusent. Ils sont heureux ! Et moi, je pleure (*Les larmes perdent sur ses joues. Ses yeux brillent étrangement*) C'est ça la vie ! (un temps) Si on me demandait : Qu'est-ce que l'amour d'une mère ? Je répondrais : — Je ne sais pas. Je n'ai jamais connu cela... Pourtant, je ne manque pas de pain, ni d'abri. Que me manque-t-il ? Une maman ! Oh ! l'amour d'une mère ! C'est une douce chaleur qui réchauffe le cœur. Il fait bon vivre dans une famille heureuse, auprès d'un père qui vous console et d'une mère qui vous aime !

De l'acte premier, scène troisième :

Douleur de Roger LENGLET, père adoptif :

— Me pardonnera-t-il cet aveu brutal ? Qu'importe ! Il faut, tout en le ménageant, que je décharge mon cœur et libère ma conscience d'honnête homme (*il répète*) D'honnête homme ! (*il rit fortement*) Ha ! Ha ! Ha ! Est-ce qu'on a une conscience, nous, les pauvres gens ? (*Tristement*) Va, vieille barbe, la vie n'aura été pour toi qu'un purgatoire ! (*Il s'essuie une larme*). Les gens, dans la rue, me regardent toujours d'une manière méprisable et hautaine, comme s'ils saavaient. (*Douloureusement*) Est-ce qu'on n'a pas le droit d'aimer un enfant qui n'est pas à soi ? Est-ce qu'on n'a pas le droit de l'appeler : Mon Petit, quand on a travaillé et souffert pour l'élever ! Oui, je t'aime, Philippe, beaucoup parce que tu n'es pas mon sang; davantage parce que je t'ai recueilli des bras d'une passante en haillons, d'une pauvre femme qui se mourrait dehors, en plein hiver ! Je t'aime parce qu'il te faut quelqu'un pour t'aider dans cette sale vie; parce qu'il te faut un père, si peu digne soit-il. Je t'aime parce qu'il faut t'aimer, parce qu'il nous faut s'aimer, toi et moi. Je t'aime et je veux te sauver. Et je me fiche des gens qui rient de nous ! L'amour paternel, vois-tu, fiston, c'est comme un brasier. Plus on le souffle, plus il flambe !

Les "Lettres Périgordines" sont en vente à:

Périgueux : dans tous les kiosques, bureaux de tabac et sous-dépôts de la Maison Vaubourgois.

Bergerac : Librairie de la Presse. Dépositaire : M. Ambard.

Sarlat : Maison de la Presse : M. Brajot.

Brantôme : M. Dujarric, journaux-librairie.

— « Aux entraînes tient la faim. Elle plaque sa lourde emprise jusqu'aux détours les plus obscurs de l'être, elle s'infiltra dans le sang le plus pur pour lui donner une vigueur nouvelle, elle bat sous la tempe, noue au creux de la main, le besoin de couper des feuillets parfumés à l'odeur d'encre fraîche, de caresser des mots à peine nés sous la presse... La faim de lire... »

Prémices d'un jeune poète

Nous rappelons que le recueil de poésies « Ombres et Reflets », de Charles Soudeix, est encore en vente à la « Librairie de la Presse », rue Taillefer. Achetez-le avant qu'il ne soit épuisé, ou souscrivez chez l'auteur, 24, rue du Bac, à Périgueux.

Prix du recueil: 450 francs.

Charles SOUDEIX

Poésies

OMBRES

et

REFLETS

PRÉFACE DE
Marcel FOURNIER
Majoral du Félibrige

Page des Poètes de "Lettres Périgordines"

A l'occasion des 20 ans du poète Charles Soudeix

Décembre, en vous, consacre un âge
L'âge idéal de vingt printemps,
Et nous apportons notre hommage
A vous, poète de vingt ans !

Déjà, sur votre jeune lyre
Vous avez, poète inspiré,
Trouve ces accents du délire,
Symphonie du verbe sacré !

Vous avez chanté la Nature
Ses matins clairs et ses couchants.
L'humaine et douce créature
Dans des vers exquis et touchants !

Poète à l'harmonie qui flatte
Tel un peintre au divin pinceau
Dans une touche délicate,
Vous avez peint l'art le plus beau !

Vos vers ont un parfum de rose
Un souffle attiédi de printemps.
Ah ! c'est une fortune rose
D'être un poète de vingt ans !

Votre Muse, en pleine jeunesse,
Dispense de précieux trésors
Et votre cœur, dans sa tendresse,
Exprime de divins accords !

La feuille qui pousse ou qui tombe,
A par vous, sereine beauté
Et, la fleur qui croît sur la tombe
A de l'or dans son velouté !

J'arrête là mon bavardage,
De poète usé par les ans...
Soudeix, puisse mon humble hommage,
Ensoleiller vos vingt printemps !

Adrien COLIN.
14-12-55

Genevois

Salut, ô Genevois, objet de tant de rêves.
Salut à ta beauté, ô captivant Léman
Où la fureur du Rhône en ton onde s'achève
Pour donner à la France un fleuve plus clément;
C'est par un matin clair, du sommet du Salève
Qu'il faut, ô pur cristal aux coquels bateaux blancs
Te contempler, Léman, écrin fait pour Genève
Qui paresse à ta rive au calme reposant.

Pour exprimer vraiment l'inéffable douceur
Que le tourist éprouve au plus profond du cœur,
Il me faudrait trouver des mots rares, magiques...

Pays du grand Ramuz je te quille à regret,
De ton bonheur, en vain, recherchant le secret.
Me souvenant toujours des charmes helvétiques.

Jean MOREUX.

Lou viei Peichaire

Dempès au bord de la rebiero,
Remudan pas mai qu'un aubar,
Dou mati dabouro au sei tard
Lou peichaire, sen brut, eipero.
Semblo un porto-eifrai (1) de miséro
Coueifat de palho, l'er f'augnard,
Dempès au bord de la ribiero,
Remudan pas mai qu'un aubar.

Dins l'aigo fujante e legiero
Seg soun bouchai que danso, clar;
Ta mud que lou peissou gusard
Ei qui per ploio e per sechiero
Dempès au bord de la ribiero.

Marcel FOURNIER.

(1) Porto-eifrai : épouvantail.

A L...

Vous m'apparais belle et douce
Dans un rayon du firmament
Comme le soleil sur la mousse
au printemps.

C'était un jour plein de lumière
Dont les reflets étaient vos yeux.
Votre personne toute entière
M'inspirait comme un amoureux.

J'étais charmé de l'harmonie
Que vous mettiez dans vos accents
Et de cette grâce infinie
Dont vous orniez votre talent.

Vous aviez la candeur exquise
Qui n'appartient qu'à la beauté
Et vous aimiez que l'on vous dise
Des mots pleins de naïveté.

C'était un jour où la nature
Parait de fleurs tous les jardins;
Dans l'air s'exhalait des murmures
Et s'envolaient de gais refrains.

Les oiseaux chantaient sur les branches,
Le printemps partout souriait.
Qu'il était joyeux ce dimanche.
Votre joli regard brillait !

... Vous m'apparaissez douce et belle
Alors que je vous évoquais,
Comme un prénom que l'on épelle.
En secret !

Charles SOUDEIX.
1955

Quo Vadis ?

Où vont donc les sentiers et les chemins de terre.
Les tranquilles sous-bois ?
Pourquoi songe et cahote, aux pavés de nagnere.
L'écho des chars gaulois ?

Où vont-elles ces sentes,
Lacérant les côteaux.
A l'assaut, incessantes,
Des fuyants idéaux ?

Où vont, à l'infini, les macadams, les pistes
Noués et dénoués.
E: les aciers luisants, parallèles et tristes.
Aux buts trauoués ?

Pourquoi, sur les collines,
Silencieusement,
Des insectes cheminent ?
Pourquoi, monstre sfrident,

Cluques-tu, souffles-tu, siffles-tu le silence.

Charian: sans raisons,

Depuis le Pôle arctique au cap de l'Espérance.
Gruelles cargaisons,

La Chair et le Matière,

La Mort, le Lendemain,

Le Néant, la Lumière.

L'Insensible et l'Humain ?

Georges PUYMANGOU.

Le Musée du Périgord

Là, sur le cours Tourny, à droite de sa ligne,
S'élève le Musée de ce vieux Périgord,
Cadre de collections parmi tous le plus digne,
Et qui recèle en lui l'admirable trésor !
Rares antiquités, magnifiques peintures,
Objets les plus fameux des merveilles de l'art;
Des sujets de vaillance et de riches sculptures
Vestiges d'un passé qui charment le regard !
Une bibliothèque aux volumes sans nombre,
Et des feuillets desquels semblent jaillir les om-
bres

De nos grands écrivains poètes du terroir !

On vient le visiter des quatre coins du Monde
Ce Musée où l'histoire offre aux yeux, à la ronde.
Chefs-d'œuvres immortels agréables à voir !

Antoine PAYANCE.

Ce sonnet est extrait de « Promenades poétiques
à travers Périgueux »

Mon Périgord

Mon Périgord est roi; ses collines vibrantes
Font retentir les chants de nos vieux troubadours;
Au cœur des sables blonds, par delà des labours.
Il répand dans le soir ses senteurs enivrantes.

La Dordogne est l'élu; ses rives embaumées.
Sous le soleil bleuies, jasent, majestueuses;
Le clapotis de l'eau, en notes amoureuses
Berce tout doucement les barques amarrées.

Périgord, mon pays, en poursuivant le rêve,
Je suis venu, ce soir, m'étendre sur la grève
Où tout dormait déjà, sans émettre de bruit.

Un vieux donjon hautain se profilait dans l'onde,
Tandis que, doucement de la forêt profonde,
Le chant d'un rossignol s'élevait dans la nuit.

JEHAN DE CHANTERIVE.

Triomphe

Vous avez mis sur le satin de vos mains fines
Mon pauvre cœur saignant encor d'un jeu cruel,
Et dans vos vastes yeux qui burent tout le ciel
Se fondent des couleurs où le rouge domine.

Les derniers battements de ce cœur qui s'obstine
A vivre ainsi pour vous ne vous font point songer
Aux remords qui naîtront d'un regret passager,
Et fière, vous sentez sa force qui décime.

Quand tout sera fini, vous ouvrirez vos mains
Frémistantes un peu de leur œuvre assouvie,
Et, tournant vos regards avides vers la vie,
Confiant en l'espoir de royaux lendemains,
Votre sourire aura cette douceur mortelle
Qui brûle à petit feu ceux qui vous sont fidèles.

Paul COURGET.

A Daniel Gillet

Au journaliste de talent,
Au délicat Homme de Lettres,
en poétique hommage d'un jeune.

Ami, près des grands flots qui s'étirent, inlassables.

Sur les grèves dorées par le soleil couchant;
Près des vagues bleutées qui se ruent sur les sables
Dans leur flux et reflux où se mêle le vent,
Larguez la poésie sur une blanche voile.

Et laissez-la voguer au gré de l'océan.
La pureté des eaux où se mire l'étoile
La bercera, docile, sous le firmament...

Et quand le soir qui vient enrobe de mystère
Les vastes horizons tout ruisselants de feu,
Gillet, vous contemplez votre voile légère
Mollement s'effacer sur les flots nébuleux !

Charles SOUDEIX.
12-11-55

Simple rêverie

Désertan: son jardin, la rose
Est venue galamment m'offrir.
Dans sa timidité qui n'ose
De me charmer et me fleurir !

L'oiseau quittant, son vert bocage,
M'a fait les honneurs de son chant
De l'éclat vif de son plumage
Avec l'amour le plus touchant !

La source qui, là-bas, murmure
Est venue m'offrir à son tour
Le fin miroir de son eau pure
En me faisant un doigt de cour !

Le jour naissant qui se colore
M'a fait l'admirable présent,
Des perles fines de l'aurore
Et le bleu d'un ciel ravissant !

J'ai voulu d'une main avide
Saisir ces merveilles de Dieu
Ma main n'a trouvé que du vide...
C'était un rêve, hélas... Adieu !

Adrien COLIN.

Sur les Routes

Dépigordines

BERGERAC

Ille terrarum mihi praeter omnes angulus ridet. (1)
(Horace, Livre II, Ode VI)

La Dordogne chemine, sinueuse, au gré des coteaux doucement infléchis, et Bergerac, tout à coup, pose un point d'exclamation sur sa beauté.

Quel enchantement pour le voyageur qui, depuis la côte de Monbazillac, découvre la ville barrée par le large miroitement de la rivière !

Approchez touristes ! Bergerac vous accueille avec son passé mémorable, son présent rieur, son avenir de promesses. Voyez ses maisons renaissance, ses logis à pignons et tourelles, ses vieilles demeures à pans de bois du XV^e siècle. Visitez son église Notre-Dame, construite sous le second Empire, par M. Abadie, l'architecte du Sacré-Cœur de Montmartre, Saint-Jacques avec ses fenestrages du XV^e siècle et ses tableaux de maîtres, l'église de la Madeleine et sa sobriété. A l'Hôtel de Ville, deux trésors vous attendent : le Musée municipal (tableaux, préhistoire, etc...), et le Musée d'Intérêt National du Tabac. Admirez tout cela et songez que vous hantez, pour quelques heures, le berceau des troubadours Pierre de Bergerac, Saïl de Scola et Hélias Fonsalada, du philosophe Maine de Biran, des tragédiens Mounet-Sully et Paul Mounet ; songez qu'aux environs naquirent Jean-Michel Eyquem de Montaigne, les Biron, les La Force et les Belzunce !

Ne résistez pas à l'appel des côtes de Monbazillac, de Rosette et de Pécharmant qui entourent Bergerac de leurs cohortes pétillantes et légères. Ecoutez palpiter cette ville qui va de l'avant et vous vous écrierez, en la quittant, avec un enthousiasme qui cachera vos regrets :

« J'ai parcouru tes places, tes jardins et tes rues, j'ai communiqué avec ton cœur d'artiste, j'ai senti vivre en moi la verve et le soleil de tes banlieues de vignobles et je ne songe plus, à Bergerac, à te disputer Cyrano parce que, seules, les hautes qualités de ton terroir alliées dans le creuset de ton âme joyeuse, ont pu enfanter un homme tel que lui ! »

Charles SOUDEIX,

par intérim :

GEORGES PUYMANGOU.

(1) Ce petit coin de la terre me rit plus que tout le reste du monde.

Plaisir de la lecture

« Il y a des moments où je manque de courage à l'idée de créer des personnages de romans. Ma propre vie a été trop intéressante », a écrit André Gide.

M. Max Marchand, docteur ès-lettres, inspecteur de l'Enseignement Primaire à Oran, vient de retracer dans « L'irremplaçable mari » (1) la vie conjugale de Gide. « De toutes les tragédies, celles de l'alcôve est de beaucoup la plus affreuse », disait Tolstoï. Cela est tristement vrai pour le ménage de Gide.

Mais ce n'est pas seulement la vie conjugale du grand écrivain que nous conte avec fidélité l'auteur. C'est, en même temps, replaçant l'histoire de Gide dans le cadre historique de l'évolution de la bourgeoisie, un témoignage sur les mœurs de la fin du XIX^e siècle.

Toute la sympathie de l'auteur va vers l'épouse de Gide, sa cousine, toute de pureté et de simplicité dans cet ouvrage qui apporte une contribution intéressante au procès de Gide « une modeste pièce au dossier de réquisitoire qu'un jour ou l'autre il faut toujours dresser contre les grandes ombres avant que l'éternité ne les change définitivement en elles-mêmes. »

Laissons les écrivains de la classe de Gide pour nous pencher sur un domaine peu connu des Européens : la condition réservée à l'épouse musulmane en Afrique du Nord. Elic Bohbot s'élève avec véhémence dans « Femme ou bête », contre la soumission passive de cette dernière, et son asservissement, dans une quasi-sequestration, à l'époux imbu des principes ancestraux.

L'action romanesque, sur un sujet peu courant, fait de ce roman d'atmosphère, de ce roman psychologique, une œuvre digne de retenir l'attention d'un public accessible aux émotions, aux élans généreux, au désir de justice sociale. (2)

Une vie racontée : tel est le sujet poignant de « Il faut tenter de vivre » (3), par Jean Louvain. Un cargo explose dans le port de Brest : un jeune garçon de quinze ans est atteint d'un éclat à la colonne vertébrale. Tel est l'accident qui a fait de l'auteur un infirme. Six ans après, aidé d'un cahier de « mémoires », J. Louvain a reconstitué la suite des jours de souffrances « pour démontrer qu'on peut surmonter ce qui nous tue ». Nulle « littérature » dans ce témoignage qui vaut, par sa simplicité et sa fidélité d'expression, sans tomber dans l'amertume ou la révolte.

Jean Cayrol, dans sa remarquable préface, a mis l'accent sur la valeur de ce livre qui se refuse au désespoir. « Dans les pages de ce journal sans irritation, il nous apprend que c'est un miracle de vivre et que nous n'avons pas le droit de ne pas être émerveillés. »

et Danse des morts V.S.M. — Symphonie n° 3 et une cantate de Noël, chez Columbia — Pacific et Ruggy Odéon n° 7 A OE 1005 (45 cm), Le roi David chez Ducretet Thomson et Jeanne au bûcher, chez Philips.

Dans la série des disques de musique instrumentale, nous retrouverons la maîtrise et le souci d'architecture de César Frank, mis en relief avec beaucoup d'éclat par Arthur Rubinstein — R.C.A. . 630-114.

Les études 5, 14, 21, une berceuse, Tarentelle, les valses 6, 7, 9, 11 et Scène nocturne, de Chopin, ont trouvé en Alfred Cortot un merveilleux interprète. — Voix de son Maître F.A.L.P. 343.

Il vient de paraître un éblouissant recueil dans la série « Années de pèlerinage » et consacrée à Liszt et aux trois années passionnées qu'il passa en Suisse et en Italie avec Marie d'Agoult. Cet enregistrement intégral est publié par Columbia sous la forme de trois disques, trente trois tours en coffret 30 cm. Artistiques FCX 440 à 442. Aldo Ciccolini, virtuose étincelant au jeu transparent, précis et raffiné, premier prix Marguerite Long, Jacques Thibaud, en 1949, a trouvé dans cette interprétation le plein épanouissement de son talent.

Les enfants ne cessent de poser des questions. A tous les adultes de demain, la nouvelle collection « Science-Jeunesse » répond simplement et clairement.

Sarah Riedman, chargée de cours de Sciences à Brooklyn Collège, fondatrice d'un camp pour enfants, répond dans « L'eau, sang de la terre », véritable roman dont l'eau est l'héroïne, aux multiples questions de ses jeunes élèves sur l'eau. Dans ce livre, aussi amusant qu'instructif, l'auteur souligne le rôle dans la formation de la terre et l'apparition de la vie, montre ce que l'homme a su faire de l'eau, la prépondérance qu'elle a acquise dans la vie moderne.

Irons-nous un jour prochain dans la lune ? Peut-être ! Les préparatifs de voyage actuellement en cours ont donné un regain d'actualité à l'étude de la lune. Dans « Lune, escale vers l'infini », que publie la même collection « Sciences-Jeunesse », Georges Gamow, titulaire de la chaise de Physique Théorique à l'Université George Washington, qui s'est spécialisé dans l'étude des problèmes touchant les origines de notre globe, étudie les particularités de la révolution de la lune, le mécanisme des éclipses, la loi de la gravitation, le phénomène des marées et, étudiant les différents modèles de fusées proposées, conclut en faveur de la propulsion à réaction atomique.

Sous une forme attrayante, cette collection offre au jeune lecteur l'enseignement scientifique de base, requis par notre époque (4).

Enfin, pour terminer sur une note périgourdine, comme d'habitude, il convient de signaler, bien qu'elle remonte à plusieurs mois déjà, la parution d'un ouvrage très documenté, puisé à des sources variées, françaises et étrangères, sur la vie d'un « Compagnon du Tour de France » : Agricol Perdiguer (1805-1875). Témoin d'une importante période politique et sociale (1848), Perdiguer a vécu sous tous les régimes qui se sont succédés en France au cours du dix-neuvième siècle. M. l'abbé Briquet, bien connu à Périgueux, a mené à bien la rude tâche qui consistait à présenter à la fois un homme, une institution, une époque. Récemment, M. le Docteur Deguiral, au cours d'une conférence sur le compagnonnage, faite sous les auspices de la Société d'Etudes Hispaniques, a noté la valeur de cet ouvrage, ainsi que la grande revue parisienne « Le Miroir de l'Histoire » (5).

Jean MOREUX

(1) L'irremplaçable mari. Papeterie-Imprimerie Fouqué. Oran. 214 p. (chez l'auteur Inspection Académique. Oran).

(2) Editions Suberville, Rodez (220 p. 480 fr.).

(3) Editions Plon (242 pages).

(4) Collection « Science Jeunesse », illustrée, sous couverture rigide. Plon éditeur.

(5) Agricol Perdiguer, par l'Abbé Briquet. 470 p. illustrées. Librairie Rivière et Cie, 31, rue Jacob, Paris (6e). Avant-propos de Gaston Tessier ; préface de G. Boingin, dir. honoraire des Archives de France.

Parlons de Disques

La neuvième symphonie de Beethoven est un véritable monument de l'art musical. Son intensité dramatique, l'adjonction de choeurs et de solistes lui donnent une exceptionnelle résonnance.

Elle vient de paraître en disque, interprétée par l'orchestre de ce pèlerinage fervent qu'est le festival de Bayreuth. On y trouve avec l'accoustique du théâtre quatre solistes aux merveilleuses qualités : Elisabeth Schwarzkopf, Elisabeth Honnen, Hans Kopf et Otto Edelman. Instrumentalistes et chanteurs sont dirigés par Furtwängler dont la prestigieuse personnalité suffit à expliquer la valeur et le succès de cet enregistrement. On a reproché à cette interprétation d'être trop lente. Il semble, bien au contraire, que le majestueux allegro ait été joué dans son véritable esprit.

La mort du grand compositeur français Horneck a endeuillé la musique. Pour ceux qui veulent avoir des renseignements sur les enregistrements de ses œuvres, nous en donnons une liste complète : Festival F.L.D. 50 — Symphonie n° 2

Sur un même disque, trouver la Symphonie Italienne de Mendelssohn et la Symphonie Inachevée de Schubert, exécutées par le Philharmonic Orchestra, direction Thomas Beechman, est une véritable aubaine. Par la netteté de sa direction, un charme subtil et discret et la justesse de ses concepitions de ce chef d'orchestre s'impose par sa riche personnalité.

Dans le domaine si spécial du Jazz, nous noterons dans le cadre Nouvelle-Orléans un disque réalisé en France par Ducretet 250 V 006. Il connaît les grands thèmes de l'époque « Basin sheet blues » et « West end blues » et est magnifiquement interprété par le clarinettiste Maxim Janvy, intelligent, racé, et par l'éteignant trompettiste Peanuts Ho'land.

Le pianiste André Persiany, avec son orchestre, a été le grand triomphateur du festival de jazz, organisé à l'Olympia. Les amateurs seront bien inspirés en l'écoulant, avec son orchestre, dans le disque Standard FP 1058 25 cm. Ils y apprécieront les magnifiques interventions du célèbre saxo ténor Guy Laffitte. Sain, gai, dansant, plein d'un swing de bon aloi, cette ère apportera de grandes satisfactions à tous les amateurs.

P. DANTOU.

PÊLE-MÊLE

Littéraire

ANECDOTES :

EN BOIS

Etant ministre de l'Intérieur, M. de Martignac était sollicité par un émigré. Il refusait doucement. L'autre s'emporte :

« Sachez, monsieur le vicomte, que je suis du bois dont on fait les ministres ! »

— Quand, j'en ferai en bois, je vous promets de penser à vous, monsieur le marquis. »

MANDEMENT

« Quelle jolie histoire marseillaise, si elle n'était pas du Nord !... Goûtez la lettre pastorale que l'on prête à l'archevêque de Cambrai, lettre adressée aux fidèles de son diocèse avant Noël 1943 : »

Mes très chers frères,

En raison des circonstances actuelles, j'ai le regret de vous annoncer que, cette année, la fête de Noël n'aura pas lieu pour les raisons suivantes :

— L'étable est réquisitionnée pour les troupes d'occupation.

— La Sainte-Vierge et l'Enfant Jésus ont été évacués;

— Saint-Joseph se trouve dans un camp de concentration;

— Les bergers sont réfractaires au S.T.O. et camouflés dans le maquis;

— Les moutons sont réquisitionnés pour le ravitaillement de la population berlinoise;

— Les rois mages sont passés à la dissidence;

— Les étoiles sont détenues à Vichy par le chef de l'Etat;

— Les anges ont été abattus par la D.C.A.;

— L'âne est à Rome et la vache à Berlin...

SAGESSE FRANÇAISE

■ On fait de la critique quand on ne peut pas faire de l'art, de même qu'on se met moucharde quand on ne peut pas être soldat. (Gustave Flaubert).

■ L'orgueil a cela de bon qu'il préserve de l'envie. (Victor Hugo).

■ Pourquoi te chagriner de ce que tu ne peux pas faire ? Il faut faire ce qu'on peut... (Romain Rolland).

■ Des sottises faites par des gens habiles; des extravagances dites par des gens d'esprit; des crimes commis par d'honnêtes gens... voilà les révoltes (de Bonald).

■ Les bêtises sont le contraire des femmes. Les plus vieilles sont les plus adorées. (Victor Hugo).

LOUIS BLANC, VU PAR VICTOR HUGO

1848 : « M. Louis Blanc a parlé pour la première fois à l'Assemblée Nationale. Il est de si petite taille que lorsqu'il a paru à la tribune, il garde-fou lui montait presque aux yeux. Un hussier lui a apporté un petit banc sur lequel il est monté, et l'assemblée s'est mise à rire.

Le soir, dans les théâtres, les spectateurs disaient aux ouvreuses : « Donnez-nous un petit « blanc ».

x x x

Voici une des choses que l'on chuchote dans l'Assemblée : Louis Blanc est en ce moment fort bien avec une personne jolie et de grande taille. L'autre jour, il monte dans un omnibus avec cette dame. Au moment où elle s'asseyaient, le conducteur lui cria en montrant Louis Blanc : « Madame, vous savez que le petit paie place entière ! »

x x x

« Je vois en ce moment Louis Blanc causer avec Caussidière. Louis Blanc, debout, est juste à la hauteur de Caussidière assis. » (V. H. Faits Contemporains).

PREMONITION

Peu de jours avant sa mort, Claudel disait à l'un de ses interprètes de « Prokla », à la Comédie de Paris :

« Nous avons tort de croire que c'est le temps qui nous manque; le plus souvent, c'est nous qui lui manquons. »

VOLTAIRE ET L'EDITION

Parmi les trois cents importants autographes qui ont été vendus aux enchères publiques, à Londres, le 14 mars 1955, on a pu lire ce billet de Voltaire à son libraire :

« Votre grande attention doit être de mettre plus de choses en moins de volumes qu'aucun de mes éditeurs n'a fait jusqu'à présent. Le public se rebute d'acheter en douze volumes ce qu'il peut acheter en huit. »

Il n'allait quand même pas encore jusqu'au digest !

BUFFON A-T-IL DIT

« LE STYLE C'EST L'HOMME ? »

Né à Montbard en 1707, mort à Paris en 1788, Buffon fut un très grand savant, qui pressentit, sur plusieurs points importants, les découvertes contemporaines.

Une phrase du discours de réception de Buffon à l'Académie en 1753 « Le style est l'homme même » (et non le style, c'est l'homme), est en littérature l'objet de fréquentes allusions. Cet aphorisme signifie que, tandis que le fond des découvertes scientifiques devient la propriété commune de l'humanité, la manière de les exprimer, le style, reste un don personnel à l'écrivain, par où se marquent son talent et son originalité propres. On interprète souvent l'aphorisme de Buffon à contre-sens, en lui faisant dire que dans le style se reflète le caractère de l'écrivain, ce qui est inexact. (D'après Larousse). *

QUATRE GRANDS PRIX LITTÉRAIRES

— Le Prix Goncourt a été décerné à Roger Ikor pour son roman « Les eaux mêlées », au cinquième tour de scrutin, par 5 voix contre 2 à M. Louis Pauwels (« L'amour monstrueux »). Roger Ikor est né en 1912 à Paris; agrégé de grammaire en 1935, il est professeur.

— Le Prix Théophraste Renaudot a été décerné à Georges Goyv pour son roman « Le Moissonneur d'épines », par 5 voix contre 2 à M. Félicien Marceau (pour « Les élans du cœur »). Grand voyageur, G. Goyv est né en 1913 en Russie, pays qu'il quitta à l'âge de 15 ans.

— Le Prix Fémina a été décerné à André Dhotel pour son roman « Le pays où l'on n'arrive jamais » au premier tour. L'auteur est professeur de philosophie.

— Le Prix Interallié, enfin, a été décerné à Félicien Marceau pour « Les élans du cœur ».

Archéologie

A propos

de la calcite de Lascaux

Qui ne peut être émerveillé et même un peu étonné par la fraîcheur des peintures de Lascaux ? Certains esprits forts y virent une preuve de supercherie et crurent même qu'on était en train de repeindre les fresques en voyant les échafaudages élevés par M. l'abbé Glory pour effectuer des relevés.

Dès la découverte de la grotte, une explication scientifique de cette conservation a été répandue : une pellicule de calcite s'était déposée sur les parois, protégeant ainsi les couleurs. Cette légende fut pieusement transmise, de touriste en touriste, et durant l'été dernier, une émission de la Radiodiffusion Française recommanda même de gratter les parois pour s'en rendre compte ! Malheureusement une telle couche est absente à Lascaux ou, si elle existe, elle est sous la peinture et non dessus. D'ailleurs, divers préhistoriens se sont attaqués à cette fable, et en particulier M. l'abbé Breuil qui la qualifia d'« énergie journalistique ». En effet, des concrétions ne recouvrent que rarement les peintures, et dans ce cas elles les voilent complètement. C'est le cas de certains panneaux de Font de Gaume ou de Cabreret dans le Lot. De plus, le temps nécessaire à la formation de tels dépôts est très variable. Dans certaines grottes, à Brantôme par exemple, des objets sont recouverts de cristaux en peu de temps. Mais il ne faut pas pour cela nier l'existence de l'art préhistorique.

Les conditions de conservation des peintures sont très complexes. On ne peut les exposer dans ces quelques lignes, mais le lecteur les trouvera dans l'admirable ouvrage de l'abbé Breuil « Quatre cents siècles d'art pariétal ».

Cette rapide mise au point montre combien il faut être prudent devant les explications plus ou moins fantaisistes racontées aux touristes et surtout j'espère qu'elle évitera que l'on touche aux fresques de Lascaux. Leur existence déjà fort compromise en sera un peu prolongée.

J. DELFAUT.

Pourquoi j'écris en langue d'Oc

Pourquoi j'écris en langue d'Oc. La question me fut souvent posée, vous n'en doutez pas, à savoir : pourquoi j'écrivais en Oc, c'est-à-dire en périgordin plutôt qu'en français. Il se trouve que ce qui m'amena à choisir ce mode d'expression, le choc en quelque sorte qui me détermina à ce choix se situe dans ma 17^e année, et que j'en ai gardé un souvenir très net.

Jeune normalien à l'époque, j'entendis un jour à une fête scolaire, à l'E.N. de filles, place Hoche, au cours d'un programme varié, Robert Benoît dire des poèmes, en particulier « Lou Picatan ». Le besoin d'écrire me tourmentait (mes premiers vers dataient de ma 10^e année) et c'est en français que je m'essayais à traduire sentiments et sensations. Mais d'entendre dans cette langue que je parlais, que j'entendais parler chez moi, chez mes grands-parents, d'entendre, dis-je élevé à la dignité poétique ce dialecte des faits quotidiens me fut une révélation, et le jour même j'écrivis un poème en Oc que je portais à Robert Benoît, lequel me fit connaître alors la littérature d'Oc et Mistral, et Aubanel, et Chastanet, et le Bournat. A la vérité, ce choc, cette semence avaient trouvé en moi un terrain préparé, d'abord par cette connaissance de la langue parlée, de la langue transmise oralement, de la langue populaire. Toute mon enfance a été bercée par ses sonorités, mon imagination enrichie par les contes d'une grand-mère qui créait un monde enchanté autour du petit garçon réceptif que j'étais. Je crois que le secret de cette nécessité de s'exprimer en Oc, il faut le rechercher dans l'enfance, dans tout ce qui fut pour moi « le vrai paradis ».

Et puis cette langue que parlaient mes parents, mes petits amis, ne pouvait m'apparaître comme une matière inférieure. Je n'ai jamais eu ce complexe honteux qui fait dissimuler la connaissance du parler périgordin, ce sentiment d'être diminué à l'employer, mais au contraire une sorte d'orgueil exhaustif né de ce pouvoir d'expression dans deux langues.

Raisons sentimentales donc mais aussi plus tard raisons d'ordre artistique. Je n'ai pas tardé à connaître qu'après tant de vers lis en français, une sorte de verbalisme s'établissait; le ronron des rimes accouplées tant de fois se réveillait si facilement, alors que l'occitan était une matière moins usée, plus facilement disponible.

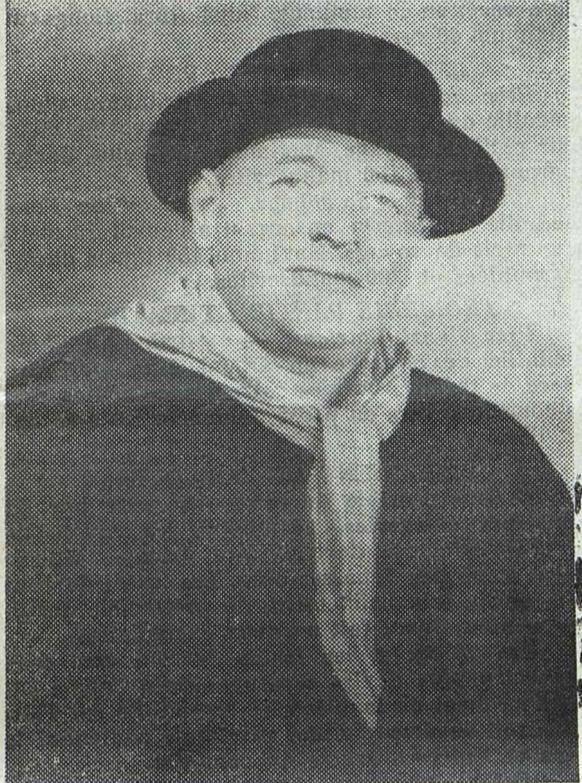
Enfin, je crois que j'adoptai cette expression occitane parce quelle convenait à ma nature profonde, qu'elle était l'aboutissement des influences, des sources dont j'avais été baigné; j'étais un périgordin, un enfant de ce pays, un paysan pour tout dire, et j'avais le sentiment d'être fidèle à ce pays, fidèle aux hommes de chez moi en écrivant leur langue, notre langue. Oui, je me sentais davantage « engagé » en écrivant en périgordin.

J'ai continué. J'ai cherché à retrouver les richesses perdues que notre langue appauvrie par des siècles de tradition orale avait publiées; j'ai découvert l'admirable instrument de culture et de vie qu'elle doit être, non pas enlisée dans le passé, mais lancée vers l'avenir et les résonnances qu'elle éveille au coeur périgordin.

Je continue.

Marcel FOURNIER
Majoral du Félibrige.

Avec celle de Gyl
une silhouette
que l'on aime à fixer:
**UN ARTISTE
BIEN POPULAIRE**



Photos « Jacques », Périgueux

Ricou FOURNIER

Celui dont nous allons parler longuement dans cette publication qui prête si généreusement asile, est un artiste amateur, et, comme celui d'hier, un modeste.

Certes, il est aisné, pour qui veut se tailler un succès, de poser avantageusement pour la « postérité », après avoir pris les mille et une positions susceptibles de le mettre en valeur.

Moins est facile de délaisser ce qui flatte.

Prendre place dans des fauteuils confortables est chose aisée.

Affronter le public peu souvent charitable est plus difficultueux. Rire pour faire rire, quand on aurait des tendances à pleurer, nécessite une puissance de volonté peu facile à acquérir.

Comme celui d'hier, Gyl, « Ricou » Fournier s'est forgé une cuirasse susceptible de résister à tous les assauts, voire même les plus violents.

Il a affronté le « plateau » depuis fort longtemps. Ses débuts à la scène remontent à 1918.

1918!... que d'eau est passée sous le Pont des Barres et sous celui de Saint-Georges...

Ces Ponts, « Ricou » les enjambe souvent. Les rues, les ponts, il les connaît bien; eux aussi connaissent le boulanger balladeur qui, chaque jour, rend visite à une clientèle qui connaît et apprécie la qualité de son pain.

La journée durant, il a son tablier de travail. Lévé tôt, il fait ce pain que sa clientèle attend avec impatience.

S'il est levé tôt, il oublie souvent de se coucher. Après minuit, il est sur le plateau.

DANS L'ALBUM FAMILIAL

Nous avons entre nos mains l'un de ces souvenirs auxquels « Ricou » tient comme à la prunelle de ses yeux.

Sur une photo d'un tirage ancien, un groupe d'élèves de l'Ecole Normale de Périgueux. Ce groupe est celui des « artistes normaliens ».

Au premier rang, Marcel Fournier, au jour-d'hui Majoral; plus loin, Léon Leymarie, ex-Directeur des Cours Complémentaires de Thiviers. Au milieu de tous, un jeune tout souriant se détache avec son costume à col marin. Ce jeuneot de dix ans, c'est Henri Fournier.

Sous la surveillance de l'aîné, il suit cette phalange d'artistes dans ses déplacements, interprétant avec une finesse et une grâce toute juvénile des chansons Bretonnes de Théodore Botrel.

LE « JEUNOT » GRAVIT RAPIDEMENT LES ECHELONS

Ces échelons montés quatre à quatre devaient le conduire à la popularité la plus grande. Il adorait par dessus tout le théâtre.

C'est ainsi qu'à 12 ans, il interprète le rôle de « Septième » dans une pièce de Robert Benoît, de si regrettée mémoire. Cette pièce avait pour titre « Fer à cheval ».

LE « PETIT » EST DEVENU GRAND...

Il est devenu le populaire « Ricou ». Le « Ricou », dont l'aisance sur scène est exceptionnelle. Grâce à son talent; par sa verve joyeuse, il est le pilier solide sur lequel nombreux s'appuient. Il est l'artiste bien-aimé de notre belle Société Folklorique, le Chaleï.

Ses rôles, campés avec tant de réussite, ne se comptent plus. Quant à ses histoires savoureuses, dites dans un dialecte qu'il fleurit à plaisir, elles sont toujours accueillies avec un plaisir nouveau. « Ricou » est, pour ses camarades du Chaleï, le bout-en-train des déplacements du groupe.

Tour à tour ont été visitées: Nica la Belle!... l'Italie, rendue si désirable par l'évocation de sa Venise avec ses gondoles... Prague... et tant d'autres lieux où le Chaleï a laissé des souvenirs impérissables...

UN PALMARES INÉPUISABLE

Ce palmarès artistique constituerait, pour qui aurait la chance d'obtenir de lui qu'il en énumère toutes les étapes, un délicieux recueil.

Hélas!... avec son camarade Gyl, il est parmi ceux qui se refusent à avoir une histoire. A leur insu, il faut la leur écrire.

« Ricou » Fournier est partout où il faut semer la joie et faire le bien, sans bruit, modestement.

A Périgueux, comme dans tout le département, ses interventions, interventions fort goûtables, ne se comptent plus.

Il est au nombre de ceux, si rares, qui répondent irrésistiblement présent!... quand on les appelle...

Présent avec son ami Gyl, il est partout où de bonnes œuvres sont à accomplir.

PETIT PAPA NOËL!...

Le Noël des petits est l'une de ses fêtes préférées. On retrouve alors le « Ricou » à la silhouette désormais légendaire.

Bon papa Noël, avec sa longue barbe blanche qu'il caresse en un geste familial. Il est la joie délirante des enfants. « Ricou » est heureux de présider à leur joie.

Avec sa très aimable épouse, laquelle est aussi de la grande famille du Chaleï, il a élevé quatre enfants. Deux sont de grands et beaux hommes. L'un est un des solides joueurs des juniors au C.A.P.

Peut-être n'aurions-nous pas fini de parler de « Ricou » Fournier si nous étions mieux avertis.

Quand on évoque les Fournier, il faut en parler longuement, très longuement...

Daniel GILLETT

« Le livre est un trésor permanent mêlé à votre vie. Un livre est une sorte de miracle. Objet menu, discret, maniable, c'est en réalité un condensé d'émotions, d'êtres, de paysages, d'aventures : sans cesse à portée de votre main, de votre esprit, de votre cœur. » (René Burnand).

« La radio, la télévision et le cinéma — dit-on — ont tué le livre. Eh bien ! c'est faux. Ceux pour qui ces instruments d'information et d'éducation suffisent n'ont jamais été vraiment des clients pour les libraires. En revanche, les fervents de la lecture le resteront toujours, quel que soit l'usage qu'ils fassent des instruments en question » (Francis de Miomandre).

“ Les Lettres Périgordines ”

vous présentent

l'Institut de Culture Française

En rencontrant à Périgueux, en septembre dernier, le directeur des « Lettres Périgordines », M. Charles Soudeix, le Président de l'Institut de Culture Française, M. Serge Dubettier, ne pouvait pas être mieux inspiré, puisque cette entrevue, tout en permettant à notre journal et à l'I.C.F. un échange de correspondance dont nous nous félicitons, a été pour cet institut le point de départ d'une série d'activités qui laissent présager un excellent début.

Né en août dernier sous l'impulsion de M. Serge Dubettier et de ses collaborateurs, l'Institut de Culture Française a pour but de découvrir et répandre les talents neufs et oubliés, de développer et de défendre les vrais mérites, parmi les Lettres, les Sciences et les Arts.

La présidente d'honneur est la grande poète parisienne bien connue, Mme Suzanne Koutachy-Jeandeau, officier d'Académie et Maître-es-jeux; elle patronne, par sa compétence et son dévouement sans égal, ce groupement qu'encouragent de nombreuses personnalités du monde littéraire et culturel, telles que M^e Théodore Valensi, le grand avocat et conférencier parisien; M^e Jean Tauzin, Docteur en Droit, M. Irénée Mauget, le Président national de la Maison des Intellectuels; le Professeur Victor Salterini, réputé malariologiste du Venezuela; Mmes Sylvaine Lebaron, Géraldine Balaye et Anita Soder-Delferrière de la radio; le docteur Petit, éminent biochimiste; Ludovic Bernero; Louis Emie; la grande artiste La Houppa, Vice-présidente des Officiers d'Académie; l'artiste José Nogueiro; Mme Marie Bartette; MM. Bardinet et Nattes, de la Fédération de la presse bordelaise; M. Paul Grassely du Précheur (Martinique); l'explorateur bien connu Edgar Mauvais, etc..

Terminant en beauté l'année 1955, l'I.C.F. organisait à Paris, le 13 décembre dernier, un cocktail de présentation très réussi, qu'honorait le tout-Paris culturel, et où nous apprenons que M. Serge Dubettier, dans son exposé, avait eu la délicate pensée de nous associer.

Le 19, le Président de l'I.C.F. et le Vice-président étaient à Arcachon, les hôtes du journal de cette ville et de leurs nombreux sympathisants. Le 20, Toulouse accueillait M. Serge Dubettier, venu mettre au point plusieurs manifestations avec les présidents des sociétés littéraires de cette ville et consacrer l'I.C.F. au cours d'un interview à la Radio où, encore une fois, nous savons qu'au sein des sociétés amies, « Lettres Périgordines » ne furent pas oubliées.

L'Institut de Culture Française qui a bien voulu accueillir M. Charles Soudeix et notre ami Paul Courget, prépare en ce moment une série de conférences qui ne pourront être que très appréciées, et deux ou trois expositions, dont l'une pourrait avoir lieu à Arcachon, à la saison d'août.

D'autre part, un grand concours littéraire, ouvert à tous les amis de l'Institut de Culture Française et à ceux de « Lettres Périgordines » doté de plusieurs médailles de Minerve en argent, est actuellement en compétition et sera clos le 31 mars. Règlement sur demande:

Pour le nord de la France et région parisienne: Mme S. Koutachy, 8, rue Stanislas-Meunier, Paris (20^e).

Pour l'Etranger, l'Union Française et la Province: secrétariat délégué au concours, 36, rue Victor-Hugo, Villenave d'Ornon (Gironde).

A l'instant où nous mettons sous presse, nous apprenons que l'Institut de Culture Française sera représenté lors de la première de la pièce dramatique de notre directeur: « l'Orphelin », jouée à Périgueux prochainement.

LA LETTRE

par Georges Duymangou

R..., le 16 octobre 1946

Roland cacheta son premier message d'amour. Une feuille morte cogna la vitre. L'amoureux tressaillit, haussa les épaules et sourit. Il s'emmoufla dans son cache-nez, pesta joyeusement contre ces jours trop froids de la mi-automne et contempla la rue déserte qui menait au bureau de poste.

Situé à l'extrême du bourg où la gent fonctionnaire semblait s'être fixée, il était alors son trottoir de ciment clair entre l'humble étude du notaire et la gendarmerie. C'était une bâtie neuve, du style cubique le plus pur et le plus tranchant. Le bureau occupait le rez-de-chaussée, amplement éclairé, sur toute sa façade, par deux grandes verrières embuées qu'une grille articulée protégeait après la fermeture. L'étage supérieur, de même architecture, s'enrubannait de vigne vierge au feuillage cramoisi. Deux fenêtres, tendues discrètement de stores à guillotine, s'ouvraient sous son toit plat et débordant.

Roland pénétra dans la salle carrelée. L'atmosphère surchauffée et chargée de migraine le suffoqua. Il salua les clients silencieux, dénoua son écharpe et attendit, bercé par le ronflement du poêle. Il se demandait si sa lettre n'outrepassait pas les règles de la courtoisie et du respect, si son sentiment, trop longtemps contenu, ne l'avait pas entraîné à des maladresses. Pour secouer le poids de ses scrupules, il regarda autour de lui.

Mariette, sa voisine, lui adressa un sourire auquel il répondit d'une lente inclination de tête. Sous l'écriveau « Défense de fumer », un vieillard bourrait sa pipe en col de cygne. La chaleur l'incommodait beaucoup. Il interrompit par instant son occupation, et, de son index fendillé et noirci, malmenait le faux-col craquelé qui l'étouffait. Roland ne le connaît pas: sans doute un de ces bûcherons de la Double sauvage qui s'endimanchent le samedi et viennent au village faire leurs emplettes pour la semaine suivante.

Le buraliste préparait l'expédition de ses invendus. Une jeune fille, en robe de deuil, tourmentait un paquet d'enveloppes bordées de noir. Roland ne reconnut pas tout de suite sa face bouffie par les veilles et les larmes. Il se rappela qu'il avait appris, hier soir, la mort de M. Garcis, leur boulanger. C'était sa fille Irène. Tout à son bonheur depuis qu'il se savait aimé, Roland oubliait les souffrances des autres.

L'heure avançait. Les clients arrivaient plus nombreux, précédés dans la salle par l'odeur des feuilles mortes. Le secrétaire de Mairie entra, salua d'un petit coup pressé de son feutre râpé, déposa le courrier municipal et sortit.

Monsieur ?

— Un timbre à six francs, s'il vous plaît.

Et, sans plus, elle le planta là pour porter à la directrice qui classait le courrier un paquet d'imprimés.

Le bureau était spacieux mais encombré. Le mur du fond soutenait un jeu de casiers soigneusement étiquetés. Le tableau du téléphone tenait à gauche une place plus grosse que lui. Au milieu et à droite, contre le poêle, deux bureaux cirés jouaient à cache-cache avec les paperasses.

A NOS ABONNES

Ceux de nos lecteurs dont l'abonnement 1955 échoit avec ce numéro, et qui désirent continuer à recevoir notre journal, peuvent nous adresser le montant de leur réabonnement, par mandat, à :

« LETTRES PÉRIGORDINES », 24, rue du Bac, Périgueux (Dordogne).

ou par virement postal à :

M. Christian JAUBERT, les Jalots, par Trélissac (Dordogne). C.C.P. Limoges 70-46, en établissant leur commande au dos du chèque.

Tout l'énerver d'une fin de semaine s'agita là: gestes brusques des postières, chocs des tampons, crissement des plumes hâties sur les formulaires de mandats. La sonnerie du téléphone s'indignait par appels grelots. Roland s'imaginait, au bout du fil, un commerçant pressé qui vitupérait l'apathie des employés de poste en tournant, pour la cinquième ou sixième fois, la manivelle de son appareil. La standardiste décrochait l'écouteur, regardait l'heure en soupirant, relevait séchement les clapets, branchait ou retirait les fiches, grimaçait lorsque la voix trop sonore d'un abonné faisait vibrer les membranes du récepteur. Dans la cabine, l'épicier se fâchait. A travers le vitrage brouillé, on percevait les mots de « tickets », « stocks », « répartition »... Les gens s'impatientaient. Des conversations banales, des civilités s'ébauchaient et languissaient.

Et les pensées de Roland s'envolaient... Pourquoi Ghislaine n'était-elle pas venue hier, comme elle l'avait promis ? Demain, peut-être... ou faudra-t-il attendre deux jours encore une réponse à cette lettre anxieuse.

Il lisait les affiches: *Souscrivez. Emprunt Libératoire. Lutte contre l'Inflation.* Dans sa poitrine, son cœur affolé battait très fort.

— Pauvre France, pensa-t-il, dont la misère s'étale sous ces grilles.

Et ce cœur qui s'obstinait, fort, si fort qu'il lui sembla que ses voisins devaient l'entendre.

— Voilà, Monsieur.

Roland paya, prit son timbre et attendit la monnaie.

— Tout de même, murmura quelqu'un derrière lui !

L'air frais lui fit du bien. Une vision, dans la pénombre envahissante, le pétrifia soudain. Sur le trottoir opposé, Ghislaine lui souriait et agitait sa main gantée en signe d'amitié. Un lourd camion passa, soulevant derrière lui un tourbillon de feuilles mordorées. Et, dans ce tourbillon, Roland vit Ghislaine qui s'élançait vers lui.

Hurlements prolongés des pneus sur l'asphalte, un choc sourd, cris des passants accourus; la foule s'agglutine et Roland, serré dans ce cercle, voit Ghislaine étendue, sanglante et désarticulée, sur la jonchée des feuilles automnales.

Un cri douloureux dont il ne sait s'il l'a poussé vraiment ou s'il a réussi à l'étouffer lui lacéra la gorge. Ses yeux secs, désespérément secs, lui brûlent les orbites.

Il soulève le corps meurtri qui frissonne et se contracte. Une main le frôle, saisit la lettre qu'il tenait encore et la froisse.

— Roland !..

Une porte claqué, un moteur s'emballe, une grande croix rouge sur fond blanc s'estompe dans l'ombre épaisse tout à coup comme un rideau qui tombe sur un drame.

Roland tituba. Il ne souffrait pas. Le choc brutal agissait à la manière d'un narcotique. Il se crispa, marcha. La réalité lui échappa. Son cerveau, vide de pensées, résonnait du bruit de ses pas sans parvenir à se fixer, à analyser son malheur. Il se hâta vers sa chambre. Ah ! s'étendre, s'étendre longtemps, très longtemps, réfléchir, pleurer et s'endormir. Devant lui, un couple heureux chantonnait et riait... Inlassable et seule, une étoile, au loin, brillait la nuit.

G. P.

“Les Lettres Périgordines”

Amis des « Lettres Périgordines » :

Abonnez-vous dès aujourd'hui.

ABONNEMENTS :

pour un an	500 francs
de soutien	700 -
d'honneur	1.000 -

SI NOS PUBLICATIONS VOUS PLAISENT, AIDEZ-NOUS.

« L'Institut de Culture Française » et « Lettres Périgordines » organisent un
Grand Concours Littéraire

Saison 1955-56

PREMIERE PARTIE : POESIE

Prix Suzanne Koulachy-Jeandean. — Attribution d'une médaille de Minerve en argent à l'envoi de la meilleure poésie classique. Sujet libre, longueur maximum 40 vers.

Prix de l'Inspiration. — Attribution d'une médaille de Minerve en argent à l'envoi du poème libre reconnu le meilleur. Sujet libre. Longueur maximum 40 vers.

DEUXIEME PARTIE : PROSE

Prix Serge Dubetier. — Attribution d'une médaille de Minerve en argent à l'envoi du meilleur récit de voyage. Maximum 150 lignes dactylographiées ou 150 manuscrites.

Prix du récit de voyage. — Attribution d'une médaille de Minerve en argent à l'envoi du meilleur récit de voyage. Maximum 150 lignes dactylographiées ou 200 manuscrites.

TROISIEME PARTIE : THEATRE

Prix Henri Catriens. — Attribution d'une médaille de Minerve en argent à la meilleure pièce de théâtre. Formes : drames, comédies, trag-comédies, vers ou prose. Longueur un acte, sujet libre.

REGLEMENT DU CONCOURS

Il sera possible de concourir pour une ou plusieurs catégories, néanmoins les envois de chaque catégorie devront être groupés séparément et ne pas dépasser cinq. Les textes devront être écrits très lisiblement, de préférence dactylographiés. Envoi fait en deux exemplaires.

Les pièces et les textes devront être sans signature; une devise sera apposée à l'angle supérieur droit de la pièce, et reproduite sur l'angle droit supérieur d'une enveloppe contenant le nom et l'adresse exacte du candidat.

Cette enveloppe, destinée à conserver l'anonymat du candidat devra être soigneusement cachetée. Il devra donc être prévu une enveloppe par œuvre présentée au concours. Les décisions du jury sont sans appel; ce dernier ne tiendra pas compte des envois traitant un sujet politique et théologique, de même que des envois nettement immoraux.

En plus de l'attribution de la médaille d'argent, récompense de chaque prix, il est prévu plusieurs diplômes de premiers, seconds et troisièmes prix.

Le meilleur envoi de toutes les catégories même non primé, recevra en outre une sélection d'œuvres poétiques et littéraires dédicacées et offertes par le Jury.

Le jury est placé sous la présidence de Mme Suzanne Koutachy-Jeandean.

Les envois suffisamment affranchis, mais non recommandés devront être adressés, avec la mention CONCOURS, aux adresses suivantes :

Pour Paris et la région parisienne :

Mme S. Koutachy-Jeandean, 8, rue Stanislas-Meunier, Paris (20e).

Pour la Province en général, l'Etranger et l'Union Française :

Secrétariat délégué au Concours, 36, rue Victor-Hugo, à Villegagnon-d'Ornon (Gironde) France.

Date limite des envois : 31 mars 1956.

Résultats divulgués : Fin avril 1956.

Droit de participation au concours : 4 timbres-poste à 15 francs par œuvre présentée.

Spectacles - Cinémas

Cinéma « Le Paris »

- A l'Est d'Eden
- Les carnets du major Thompson.
- Au'ant en emporte le vent.
- Rose - Marie
- Si Paris m'était conté.
- Des gens sans importance.
- Les mémoires d'un fils.
- Hélène de Troie.
- Les mauvaises rencontres.
- Milord l'Arsouille.

Imprimerie JOUCLA. — Périgueux

Le Gérant : Pierre PEYRAS.